

# United colors of « France qui gagne »

E s m e r a l d a

« Voir nos joueurs de toutes les couleurs chanter la Marseillaise [...] c'est une formidable leçon donnée à ceux qui méprisent toute expression du sentiment national, à ceux que l'on pourrait appeler les pisse-froid de la nation française. »

Michèle Tribalat, *Libération*, 10 juillet 1998

« – Et ta sœur ?  
– Elle pisse bleu.  
– Et bien ! Quand elle pissera tricolore, tu crieras Vive la France ! »  
Jean-Jacques Lebel, *L'Anti-Procès*, 1959

**E**n 1998, l'exploit *historique* de La France au Mondial de football a été prestement et quasi unanimement salué comme le triomphe du multiculturalisme, du mélange et de l'acceptation des différences. L'équipe victorieuse, dite *métissée*, *colorée*, *tranquillement multiethnique* (Marc Augé), ou encore *plurielle*, *cosmopolite*, voire *universelle*, équipe ressemblant à « la France d'aujourd'hui », a été présentée à satiété comme « modèle d'intégration républicain » et laboratoire d'une *France forte*.

« Quel meilleur exemple de notre unité et de notre diversité que cette magnifique équipe », déclarait ainsi Lionel Jospin à *La Dépêche du Midi* (9 juin 1998). Analyse largement partagée, un mois après, par Jacques Chirac qui ne manqua pas de saluer « cette équipe à la fois tricolore et multicolore [...] qui donne une belle image de la France dans ce qu'elle a d'humanisme et de fort », parfait exemple d'une « France qui gagne ensemble » (intervention télévisée du 14 juillet).

Responsables politiques et journalistes ne furent pas les seuls à s'empressement d'exalter cette leçon d'*intégration réussie*<sup>1</sup>. Beaucoup



Illustration de B. Moloch,  
« PÉRIL SOCIAL – MARIONARD-  
CROQUEMITAINE, accessoire de  
première utilité du théâtre national  
des ESCOBARDERIES-POLITIQUES »,  
*Le Trombinoscope*, mai 1882

1 – Dans *France Football*, Claude Bartolone (ministre de la ville) espérait même que certains de nos concitoyens iraient « chasser leurs idées racistes ». « Avec l'Équipe de France, modèle d'intégration réussie, le football pluriel est en marche » (*France Football*, n° 2727, 14 juillet 1998, p. 20).

« d'intellectuels » prirent immédiatement du service pour faire l'article d'une équipe *bigarrée* et gagnante, d'une *mosaïque multicolore* jugée représentative de ce que devrait être une France soudée (pour le meilleur). Blandine Kriegel (philosophe et professeur des universités) remerciait ainsi ce « formidable [...] Monsieur Jacquet [...], pour avoir fait jouer et marcher ensemble la Bretagne et la Guadeloupe, la Marseille des beurs et le Pays basque, pour avoir accueilli sans mesquinerie l'équipe de France multicolore où Le Pen est aux abonnés absents »<sup>2</sup>. Car non content d'avoir su discipliner une troupe hétérogène (hétéroclite), d'avoir recruté sans exclusive pour créer un collectif *unique*, celui que *L'Équipe* avait ironiquement surnommé *le franchouillard* aurait rabattu le caquet aux ténors de l'extrême droite française, et en premier lieu à son *maître à hurler*, selon l'expression de Mathieu Lindon<sup>3</sup>.

L'éjaculation olaesque qui suivit, « *extase* [elle aussi] *historique* » (à en croire Edgar Morin), mais bien plutôt hystérique, fut également célébrée et analysée comme un exceptionnel et intense moment de fusion communautaire et plus particulièrement raciale. Un ballon rond devenait la pierre philosophale de la réconciliation ethnique<sup>4</sup>, un vecteur de décrispation identitaire, capable par son magnétisme de fédérer des populations composites, d'opérer une transmutation sociale radieuse, de transcender tous les clivages. Soudain, l'indifférence, la méfiance à l'égard de « l'étranger » faisaient place à la fraternité, la complicité, la générosité<sup>5</sup>. Les barrières sociales, raciales, identitaires s'effondraient. L'intolérance, le sexisme, la xénophobie, le racisme devenaient solubles dans le football.

Aussi l'engagement sportif fut-il présenté, derechef, comme une porte d'entrée à la société française, laissée ouverte à tous ceux qui voudraient bien faire un effort (sportif) d'intégration. Le stade était une nouvelle maison pour tous, un espace de rassemblement et de mobilisation citoyen, favorisant la communion sociale dans une même *émotion unitaire* : la passion footballistique et, par-delà, l'amour de la France (qui gagne, *of course*), la fierté de se sentir « Français », ou tout au moins le bonheur (clamé jusqu'à l'aphonie) d'être *tous ensemble*<sup>6</sup>. N'oublions pas toutefois que certains avaient été écartés de la fête : SDF, « mendiants », etc., dont la présence pouvait ternir l'image de la France, avaient été préventivement virés des centres villes et des grands axes menant aux stades. Les tribunes avaient été, elles, « sécurisées », c'est-à-dire purgées des éléments « nuisibles », grâce à la mise en place d'un important filtre militaro-policiier et à une sélection sociale des spectateurs : prix prohibitifs et places réservées aux partenaires officiels permirent de maintenir les supporters incontrôlables à bonne distance.

2 – Blandine Kriegel, « Philosophie [à la p'tit'semaine] du ballon rond », *Le Monde*, 17 juillet 1998.

3 – Voir son roman, *Le Procès de Jean-Marie Le Pen*, Paris, P.O.L., 2000.

4 – Forum Planète projeta en mars 1999 un film intitulé *Une France ethniquement réconciliée*, dans le cadre d'une soirée-débat autour de la Coupe du Monde 1998.

5 – Charles Pasqua, gagné par l'euphorie ambiante, médusait d'un surprenant retourné ses propres partenaires politiques en se déclarant favorable à la régularisation des immigrés en situation irrégulière en ayant fait la demande, soit environ 70 000 personnes. Une opinion alors partagée, selon un sondage, par 53% des Français. Cette proposition ne devait d'ailleurs rencontrer aucun succès, au même titre que la pétition du GISTI, datée du 21 juillet 1998 : « Régularisez un stade ».

6 – Sur les pérégrinations de cette formule, voir Ariane Chemin, « *Tous ensemble* ou la petite saga d'un slogan politico-sportif », *Le Monde*, 21 octobre 1998.

## Black-blanc-beurisme et racialisation d'une Victoire

L'association SOS-Racisme s'est empressée de surfer sur la déferlante émotionnelle submergeant le pays par trois affiches, où la joie d'être *tous ensemble* se déclinait au travers d'un prisme irisé des différences :

« *Ce soir-là, tous les Français ont été scandalisés par l'expulsion d'un **black*** »  
(Marcel Desailly, sorti par l'arbitre à la 77<sup>ème</sup> minute) ;

« *Ce soir-là, tous les Français étaient désolés que la rencontre se dispute sans **blanc*** »  
(allusion à la suspension de Laurent Blanc) ;

« *Ce soir-là, tous les Français ont rêvé d'embrasser un **beur*** »  
(Zinedine Zidane, auteur de deux des buts victorieux).



Or, utiliser quasi spontanément un registre coloré pour souligner l'imbrication d'identités multiples, d'origines (géographiques) diverses, c'est recourir à des catégories qui, tout en faisant mine de « *recouvrir des réalités biologiques* », de rendre compte d'évidences somatiques s'imposant d'elles-mêmes, alimentent, structurent et perpétuent une vision raciale de la société.

Si les valeurs, les émotions, les sentiments associés aux couleurs possèdent leur propre histoire<sup>7</sup>, la perception des couleurs de l'homme par l'homme prend son origine dans des « *catégories cognitives [...] largement héritées de l'histoire de la colonisation* »<sup>8</sup>. Pour les administrateurs coloniaux, la couleur noire était devenue signe d'une altérité radicale, le symptôme et la marque d'une infériorité rédhibitoire. Les raciologues percevaient là « *l'indice visible d'une différence de nature des "sangs", porteurs invisibles de qualités héréditaires supérieures et inférieures* »<sup>9</sup>. Cette visibilité devait surtout être intériorisée comme telle par les populations exploitées. Il était économiquement vital d'inculquer une attitude quasi pavlovienne d'auto-dépréciation chez les porteurs mêmes de ce stigmate, devenu la preuve incorporée de leur incurable aliénation, et de leur inéluctable dépendance. Ainsi cette consigne donnée, toute crue, aux agents coloniaux : « *Il faut que les gens de couleur croient que l'infériorité de leur situation est due essentiellement à la couleur de leur peau. Vous devez tout mettre en œuvre pour les en persuader* »<sup>10</sup>.

Un préjugé de couleur<sup>11</sup> aux effets discriminatoires structure les rapports de domination. Les hommes sont (sur)déterminés par leur carnation, leur chromaticité. Ils sont enfermés dans une aventure biologique, dans un commun destin biologique.

7 – Voir de Michel Pastoureau, « Les couleurs aussi ont une histoire », *L'Histoire*, n° 92, septembre 1986, p. 46-54.

8 – Jean-Luc Bonniol, *La Couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992, p.11.

9 – Pierre-André Taguieff, *La Couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Éditions Mille et une nuits, 1998, p. 15.

10 – Rapportée par Philémon Mukendi, « Racisme, négritude et dialogue interculturel », *Migrations et Société*, volume 9, n° 49, janvier-février 1997, p. 45.

11 – Voir de Peter Frost, « Femmes claires, hommes foncés : les racines oubliées du préjugé de couleur », *Anthropologie et Sociétés*, volume 11, n° 2, 1987, p. 135-149.

La couleur permet d'effectuer un tri au coup d'œil, au (pré)jugé. Dans les moments d'urgence peut se mettre en place une *préférence blanche*. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'évacuer dare-dare les coopérants européens d'un pays africain dans lequel vient d'éclater un conflit, mieux vaut montrer peau blanche pour bénéficier de ce sauvetage. Les Blancs d'abord, les « *pas complètement blancs* » après ! Marc-Éric Gruénais témoigne ainsi de cette priorité donnée à la protection des Français blancs lorsque la guerre éclata en juin 1997 à Brazzaville (Congo). Cette expérience lui permit « *de construire l'opposition bon/mauvais Français. Le bon Français est blanc, a un conjoint blanc et des enfants blancs, tous français ; ce type de Français se voit très rapidement évacué* » vers la Métropole, ou protégé par l'armée française. Tous les autres, « *qui n'entraient pas dans cette norme devenaient des "cas"* », des *mauvais Français* (suspectés d'être des faussaires ou de vouloir ex-filtrer des africains) parce qu'ils n'avaient pas « *la couleur qu'il faut* », ou parce que les personnes les accompagnant (épouse, fiancée, enfants, etc.) n'étaient pas blanches<sup>12</sup>.

12 – Marc-Éric Gruénais,  
« Français, encore un effort...  
pour être Français ! »,  
*Le Journal des Anthropologues*,  
n° 72-73, 1998, p. 167-176.

Au travers d'une couleur emblématique, l'Autre perd son originalité, il est homogénéisé, « taxinomié », indexé à une *figure/fiction biologique*, obligé de s'y reconnaître, sommé de s'y conformer. Un seul et même référent guide nos perceptions de visages pâles, et notre empathie à l'égard de l'Autre : c'est un noir, un beur, un « bronzé », un « Jaune »<sup>13</sup>, un peau-rouge, un petit homme vert, etc. L'effort de discernement, d'autonomisation est court-circuité par la catégorie de rangement. En anticipant sur la lecture, elle neutralise, et provoque la confusion, l'aveuglement. Tous les mêmes !

13 – À ce sujet, se reporter  
à Maurice Tournier,  
« Les jaunes : un mot-fantôme »,  
*Mauvais Temps*, n° 2,  
septembre 1998, Paris,  
Éditions Syllepse, p. 79-86.  
Également de Jacques Decornoy,  
*Péril jaune, peur blanche*,  
Paris, Grasset, 1971.

On oublie trop que la perception du corps (de son propre corps, comme de celui d'autrui) n'est qu'une illusion, que sa saisie, que notre manière de l'en-visager, est commandée par un regard formaté par des préjugés, guidé par des réflexes ou des tics idéologiques, socialement, culturellement, politiquement construits. Je ne « vois » finalement les autres que selon la manière dont les imaginaires sociaux me dictent de les appréhender. Je ne les décrypte, les investis, les dévisage que sous l'angle, le prisme déformant de mon éducation. L'œil est un attrape-corps qui se leurre sur l'objectivité, la vérité de ce qu'il a la prétention de capter. Il ne fait que dé-figurer le corps qui lui est présenté.

Vision transcendée par l'amour, ou dégradée par la haine, vision faussée par les mythes, les fantômes, les racontars racistes circulant sur le corps de l'Autre : il n'y a pas de vision pure, sincère, honnête mais toujours une vision partisane, injuste et trompeuse du corps d'autrui et de notre propre corps. Le corps que nous saisissons, que nous capturons visuellement, n'est qu'un mirage, une apparition (remplie d'espoir), ou un fantôme (suscitant inquiétudes, répulsions et/ou animosités), une chimère construite par des discours

scientifiques, idéologiques, par un maillage de représentations et d'*idéologies incarnées*. Ainsi les dénominations *Black*, *Blanc* et *Beur*<sup>14</sup> construisent un regard, altèrent notre vision de l'Autre, et maintiennent des réflexes raciaux d'analyse et de fragmentation du corps social.

Aussi, égrener, psalmodier certaines couleurs (le noir, le blanc, le *Beur*, c'est-à-dire finalement le *bistre*, le *brun* ou encore le *basané*, comme n'hésiteront pas à le préciser certains observateurs), c'est rendre politiquement opérant un *marqueur racial* relevant directement du biologique. C'est, par-delà les « bonnes » intentions, continuer à le poser en trait distinctif tout en lui conférant une pertinence dans la compréhension et l'organisation du social. L'identité, la différence indépassable, c'est finalement l'apparence, dans ce qu'elle aurait de plus évident, de plus flagrant et repérable, de plus « naturel » : la teinte de l'épiderme. L'altérité s'incarne « *dans les corps et les chairs, [acquérant] par-là une immuabilité fondamentale* »<sup>15</sup>. Ainsi est confortée « *la perception racialisante des différences* », celle qui « *typise et classe les individus rencontrés selon leurs caractéristiques perceptibles, et plus particulièrement visibles* »<sup>16</sup>.

De ce point de vue, la cérémonie d'ouverture du Mondial fut une caricature de la persistance d'une vision avant tout raciale de la répartition des êtres humains sur la planète : on y vit, précédant le cortège, déambuler quatre colosses en polyester, respectivement noir (le lippu Moussa), jaune (Ho), orangé (Pablo) et blanc (le blond Roméo), censés symboliser *les peuples universels*...

Même si c'est pour pointer une intégration jugée « réussie », ou pour caractériser un *melting-pot* festif<sup>17</sup>, le recours à la métaphore coloriste, propose et impose une grille de lecture (et une idéologie) raciale. Cet effet de style racialise immédiatement et inmanquablement la saisie de l'événement. Ce décryptage s'impose parfois « tout naturellement » à ceux qui observent cette multitude. Ainsi, Henri Tincq verra dans cette cavalcade une foule « *colorée par la diversité des races* »<sup>18</sup>, tandis qu'Alain Peyrefitte dira toute sa fierté de « *notre bariolage racial* », et que d'autres célébreront cette « *harmonie multiraciale* ». De son côté le *Times* notera que la France « *a trouvé [...] une coalition de races et de couleurs* ». Quant aux journalistes du *Figaro*, ils souligneront *la coloration multiraciale* ou encore *ethnique* des Tricolores<sup>19</sup>, tant il est vrai que les deux termes sont aujourd'hui devenus interchangeables<sup>20</sup>.

Traduire et penser l'assimilation, l'antiracisme, au travers d'une juxtaposition de quelques teintes, c'est faire fonctionner des réflexes d'assignation identitaire, c'est, au bout du compte, reprendre et légitimer une vision prioritairement ethnique de la société, en étiquetant ses membres en fonction d'un trait physique jugé caractéristique d'une appartenance. Ainsi, ce décryptage du correspondant de

14 – En forgeant le terme *beur*, ceux qui subissaient une discrimination physique à cause de leur « *faciès de maghrébin* » voulaient renverser la situation. Mais, il semble bien que de l'emblème, on soit revenu au stigmate : « *Sa pérennisation dans l'arsenal des désignations ne peut que retarder leur intégration et l'accès au sentiment de ressemblance avec les autres jeunes. Il les situe dans une indétermination identitaire ou leur fixe une identité de relégation* », Augustin Barbara, « "Beur", de l'emblème au stigmate », *Hommes et Migrations*, n° 1154, mai 1992, p. 27.

15 – Jean-Luc Bonniol, *op. cit.*, p. 13.

16 – Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 81.

17 – Dans la foulée, l'Union Nationale du Sport Scolaire (UNSS) organisait des cross dits de *toutes les couleurs* !

18 – Henri Tincq, « Mondial de foot et Mondial de la foi », *Le Monde*, 23-24 août 1998.

19 – Voir *Le Figaro*, 14 juillet 1998, p. 7.

20 – Voir de Véronique De Rudder, « Identité, origine et étiquetage. De l'ethnique au racial, savamment cultivé... », *Journal des Anthropologues*, n° 72-73, 1998, p. 31-47.

## QUELQUES ÉCHANTILLONS DES RACES REPRÉSENTÉES AUX JEUX OLYMPIQUES



L'INDOU PALA SINGH, COUREUR DE 3000 METRES

SINGH, FRERE DE PALA, SAUTEUR EN H.

LE BRÉSILIEN GOMEZ, COUREUR DE CROSS-COUNTRY

*Le Miroir des Sports*,  
n° 211, 9 juillet 1924

21 – John Lichfield,  
« Une France enfin  
amoureuse d'elle-même »,  
*Courrier International*,  
n° 403, 23-29 juillet 1998.

*The Independent* : « La France [...] est retombée amoureuse d'elle-même. Elle s'est regardée dans le miroir télévisuel de la Coupe du monde et elle y a vu des visages à la peau blanche, des visages à la peau basanée et des visages à la peau noire. [...] En d'autres termes, elle a vu la vraie France multiethnique. »<sup>21</sup>

Cette lecture aux faciès relève et renoue avec le racialisme biologique le plus ordinaire, celui qui assigne aux individus une appartenance de groupe, l'essentialise en fonction de détails corporels devenus signalements somato-biologiques. On y retrouve la bipartition occidentale de l'altérité entre d'un côté les Blancs et de l'autre les *hommes de couleur*. Or, parler de *frères de couleur*, c'est toujours alimenter sa réflexion à la même imagerie manichéenne, c'est peinturlurer l'autre de coloris idéologiquement connotés. Il y a « Nous » et les « colorés », ceux qui finissent, au-delà d'un certain seuil (pudiquement dit *de tolérance*), par se faire remarquer, en tachant le paysage.

Jacques Chirac avait ainsi déclaré, le 19 juin 1991 à la fin d'un banquet RPR, certes bien arrosé : « *Notre problème, ce n'est pas les étrangers, c'est qu'il y a overdose.* » Un ras-le-bol, un écœurement, provenant moins du nombre que d'un urticaire provoqué par des émanations fantasmées : « *C'est peut-être vrai qu'il n'y a pas plus d'étrangers qu'avant la guerre, mais ce n'est pas les mêmes et ça fait une différence. Il est certain que d'avoir des Espagnols, des Polonais et des Portugais travaillant chez nous, ça pose moins de problèmes que d'avoir des Musulmans et des Noirs.* » Car, ce qui est ici reproché aux *Blacks* et aux *Beurs* c'est de ne pas passer inaperçus, de polluer les perceptions des « vrais » Français, avec leur couleur, « *leurs bruits et s'y on y ajoute l'odeur...* », comme



LE JAPONAIS NOTO, COUREUR DE 400 ET 800 M.

Les Jeux Olympiques ont rassemblé à Paris, pour les sports athlétiques surtout, auxquels quarante-huit nations participent, les représentants des quatre races humaines : blanche, noire, jaune, rouge, avec toutes les dégradations, toutes les teintes, toutes les nuances, toutes les pigmentations de la peau. Européens du Midi et du Nord, Américains des deux continents, Japonais, Philippins, Malais, Peaux-Rouges, Turcs, Indous, Arabes, Mexicains, Esquimaux, Sénégalais, Hawaïens sont rassemblés présentement dans la capitale, champ clos de l'élite musculaire du monde entier.

Les hommes de couleur sont-ils de taille à ravir la suprématie à la race blanche ? Il se peut qu'un Peau-Rouge, comme l'Indien Mayle, enlève le championnat olympique de boxe des poids lourds, que le nègre américain Hubbard gagne le saut en longueur avec un bond de 7 m. 60 environ, que le Hawaïen Kealoha se classe premier du 100 mètres nage sur le dos. Mais, dans l'ensemble, la supériorité des blancs n'est pas encore compromise. En athlétisme, le grand duel mettra en présence les Américains des Etats-Unis et les Finlandais. Les autres nations se contenteront de cueillir des succès isolés et de jouer un rôle d'*outsider*. En natation, les Etats-Unis feront cavalier seul dans les épreuves de vitesse. L'Australien Charlton et le Suédois Arne Borg sont capables de rivaliser avec eux dans le demi-fond. En aviron, en boxe, les Américains sont aussi les favoris. En tennis, comme ils n'ont pas amené leurs grands champions Tilden et Johnston, la lutte sera certainement pour eux beaucoup plus incertaine.



Caricatures de Kelén.

LE MEXICAIN MANUEL Y. JOLIS, NEUVIEME DU TIR

le conclut notre Président au milieu des rires entendus des convives !<sup>22</sup> Ces désagréments (corporels), cette dangerosité religieuse étaient déjà énoncés par le général de Gaulle lorsqu'il cherchait à convaincre ses partisans d'accepter l'indépendance de l'Algérie : « *C'est très bien, expliquait-il alors, qu'il y ait des Français jaunes, des Français noirs, des Français bruns. Ils montrent que la France est ouverte à toutes les races et qu'elle a vocation universelle. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité. Sinon la France ne serait plus la France. [C'est à dire] avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne.* » Inassimilables parce qu'émissaires d'une religion dépréciée : « *Mon village ne s'appellerait plus Colombey-les-Deux-Églises, mais Colombey-les-Deux-Mosquées !* »<sup>23</sup> Inassimilables, aussi, car porteurs d'une souillure, d'une impureté (un virus mélanique) qui, à partir d'une certaine quantité, altérerait, dégraderait le blanc du *corps français*, incapable d'absorber un taux de mélanine aussi important. Aussi, pour ce sauveur de la France, il convenait, dans l'intérêt national, de bien choisir la couleur des étrangers devant être naturalisé-e-s : « *Sur le plan ethnique, écrivait-il dans une directive adressée le 12 juin 1945 au Garde des Sceaux, il convient de limiter l'afflux des Méditerranéens et des Orientaux qui ont depuis un siècle profondément modifié la composition de la population française. [...] Il est souhaitable que la priorité soit accordée aux naturalisations nordiques (Belges, Luxembourgeois, Suisses, Hollandais, Danois, Anglais, Allemands, etc.).* »<sup>24</sup> Il semble bien qu'un critère esthétique, prenant en compte la « laiteur » de la

22 – Cité par Alain Gresh, « La démagogie contre le droit. Ces immigrés si coupables, si vulnérables... », *Le Monde Diplomatique*, mai 1993.

Au sujet des symboliques et représentations sociales liées aux odeurs se reporter au chapitre « La puanteur du pauvre », de l'ouvrage d'Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social 18<sup>ème</sup>-19<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Aubier, 1982, p. 167-188.

23 – Propos rapportés par Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, Paris, Éditions de Fallois, 1994. Cité par Benjamin Stora, *Le Transfert d'une mémoire. De l'« Algérie » française au racisme anti-arabe*, Paris, La Découverte, 1999, p. 35.

24 – Cité par Paul Oriol, « Le racisme institutionnel ou l'apartheid discret », *Migrations Société*, volume 9, n° 49, janvier-février 1997, p. 74.

peau, pilote le choix des populations désirables (avec lesquelles il serait possible de procréer), et en définitive, susceptibles d'améliorer l'image de marque du pays. Le métissage, le gris, est rejeté par tous ceux qui veulent conserver un Blanc pur, immaculé, *nordique* et qui restent encore sous le joug de critères esthétiques hérités du nazisme et de la séduction, de la fascination pour « *les beaux barbares blonds* » (Jankélévitch).

Or, c'est, en fait, pour une raison similaire – des couleurs de peau voyantes –, que les regards se sont appesantis sur cette équipe de France. Lorsque, dans les années 50, celle-ci se composait en majorité de fils de mineurs polonais (saisissant ce succédané de réussite professionnelle, pour échapper à leur « destin » social : la mine ou l'usine)<sup>25</sup>, ou d'« Italiens », personne, si ce n'est les connaisseurs, ne s'en rendait vraiment compte. Leurs « *noms trop longs ou jugés imprononçables avaient été déformés ou raccourcis dans l'usage courant, parfois même de façon officielle* »<sup>26</sup>. Le football français a toujours largement profité de l'immigration. Dans ce domaine aussi, elle a été « *une-chance-pour-la-France* »<sup>27</sup>. Aussi, l'aspect *pluriethnique* de l'équipe de France n'est-il pas « *un phénomène radicalement nouveau* ». Ce qui est nouveau, c'est que cela crève l'écran, et que, dans la foulée de Le Pen, les médias nous forcent à nous y arrêter.

Ainsi, journalistes, leaders politiques, intellectuels « de gauche » ont-ils fragmenté ethniquement la population, sans que personne ne trouve à y redire. Soulignant les origines plus françaises (ancestrales ?) de certains et celles plus exotiques et récentes des arrivés de « *fraîche date* », portant crédit et validant ainsi (sans bien sûr l'utiliser) le concept totalement infondé de *Français de souche*<sup>28</sup> si cher au FN. Dans *Le Monde*, Jacques Buob résumait ainsi les « *origines géographiques de nos représentants, deuxième, troisième, cinquantième génération de Français : deux Basques, trois Antillais, un Arménien, un Guyanais, un Breton, un Argentin, un Kabyle, un Ghanéen, un Marseillais, un Italien, un Kanak, un Portugais, un Ariégeois, un Kalmouk, un Poitevin, et quelques autres issus de terroirs divers* »<sup>29</sup>. Les médias semblaient saisis par le démon des origines, imposant aux joueurs le rappel de leur histoire, alors que certains ne se reconnaissent sans doute pas dans cette définition ou ne souhaitent ni l'assumer, ni la revendiquer à cette occasion, ni d'ailleurs à une autre. Christian Karambeu, dont un arrière-grand-père fut parmi les cent onze Kanaks exhibés comme *cannibales authentiques* à l'Exposition coloniale de Paris (1931), puis parqués au Zoo de Vincennes<sup>30</sup>, souhaitait-il être simplement présenté comme « Kanak », ou comme proche du FLNKS ?

Françoise Giroud, réduite au bonheur qui la traversait, recourut à deux représentations/images qui, bien que positives, rappellent étrangement une dualité raciale : « *Trois buts propres, clairs, deux de Zidane, le Kabyle génial, un de Petit, le beau jeune homme*

25 – Voir de Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, « L'immigration dans le football », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 26 (« Le football, sport du siècle »), avril-juin 1990, p. 86.

26 – Voir Janine Ponty, « L'apport des Polonais dans la région du Nord », *Hommes et Migrations*, n° 1221 (« Immigration, la dette à l'envers »), septembre-octobre 1999, p. 75.

27 – Sur les apports économiques de l'immigration, voir Philippe Bernard, « L'immigration fardeau ou bénédiction ? », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> avril 1997 et surtout *Hommes et Migrations*, n° 1221, *op. cit.*

28 – Voir de Hervé Le Bras, *Le Démon des origines. Démographie et extrême droite*, chapitre IX : « Une nouvelle race : les Français de souche », Éditions de l'Aube, 1998, p. 193-214 et du même auteur, *Essai de géométrie sociale*, chapitre VI : « La souche introuvable », Paris, Odile Jacob, 2000, p. 149-162. Également, Alain Blum, « Comment décrire les immigrés ? », in *Population*, n° 3, 1998, p. 569-588.

29 – Jacques Buob, « La France voit la vie en bleu », *Le Monde*, 11 juillet 1998.

30 – Sur cet épisode honteux, se reporter à Joëlle Dauphiné, *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931*, Paris, L'Harmattan, 1998 et au roman de Didier Daeninckx, *Cannibale*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1998.

*blond aux cheveux longs* »<sup>31</sup>. Le premier est renvoyé à une image-type coloniale, tandis que son blondinet partenaire a droit à une description singulière, auréolée de subjectivité. L'une semble sortie d'un livre d'ethnographie, tandis que l'autre introduit un conte à faire rêver les jouvencelles.

Dans *National Hebdo*, Martin Peltier pourra, dès lors, ironiser sur « *cette approche purement raciale, ou au moins ethnique, de l'événement* », sur la « *complaisance* » avec laquelle les « *zéloteurs "antiracistes" de la France plurielle* » relèvent l'origine kabyle de Zinedine Zidane et s'étendent « *sur la couleur de peau* »<sup>32</sup>.

Les discours qui se plaisent à décortiquer les origines, à s'y référer, ceux qui décomptent les apports ethniques sont à double tranchant, car éminemment réversibles. Cet antiracisme à la Benetton, même sous la forme du clin d'œil convenu, de l'ironie, emprunte la logique de l'adversaire. Si la même marque de vêtements, le même maillot peuvent rassembler, rapprocher des couleurs de peau pourtant bien distinctes, avec pour point d'orgue la recherche d'une victoire économique ou nationale, les mêmes facteurs peuvent les disjoindre. Un faux pas, un match perdu, et ils reviennent à la vitesse d'un boomerang détruire les discours gorgés d'humanisme des maladroits qui les ont initiés. Gare au piège de l'ethnisme.

À ce petit jeu, on risque fort de tomber sur des adversaires rompus : ainsi, pour Martin Peltier, cette victoire « *n'est en aucune façon [celle] du grand métissage* » mondialiste, puisque « *les Bleus ont battu l'équipe multicolore du Brésil, elle-même battue par l'équipe toute blonde de la Norvège* ». Le mois suivant, un chroniqueur de *National Hebdo* ergotera sur le fiasco des Français dans le Tour de France (seulement quatre coureurs tricolores dans les 22 premiers) et le manque d'enthousiasme des médias : « *Pas de Beur, petit [Ouaf ! Ouaf !] ou grand, à se mettre sous la dent. Pas un assimilé de l'Afrique noire, venu par héritage des colonies ou par cooptation. Impossible de vanter la France multiplurielle, multi-ethnique, multicolorée. Rien que du blanc ! Du désespérément blanc !* »<sup>33</sup>

31 – Françoise Giroud, « On est heureux et puis voilà ! », *Le Nouvel Observateur*, 11-22 juillet 1998.

32 – *National Hebdo*, « Ma semaine », n° 731, 23-29 juillet 1998.

33 – *National Hebdo*, n° 733, 6-12 août 1998.



LE PHILIPPIN NEPOMUCENO, COUREUR DE 100 M.



LE NEGRE AMÉRICAIN HUBBARD, SAUTEUR EN L.



LE PEAU-ROUGE MEXICAIN CURIEL (5.000 mètres)

L'insistante mise en avant de l'ethnicité puisait sa légitimité dans un combat anti-raciste, passant par une prise de conscience collective de cet intense moment d'attraction amoureuse qui aurait dépassé les couleurs de peau. Or, ce martèlement du caractère *multicolore* de l'équipe de France, et de la foule carnavalesque qui l'adula, n'a « fait que réitérer de façon symétrique et inverse le modèle propagé par le Front National »<sup>34</sup>.

Plus généralement, mixophobes et mixophiles restent prisonniers de la même rhétorique, de la même logique, des mêmes clichés racialistes<sup>35</sup>. L'« éloge » du métissage (ou tout au moins, ici, l'imbrication, le rapprochement des différences de couleur de peau) se substitue à la « hantise » du mélange, sans que le paradigme ne change radicalement. Comme le note Pierre-André Taguieff, l'antiracisme mixophile se construit par simple « renversement systématique des thèses racistes sur les dangers du métissage. D'où l'engendrement d'un effet pervers : récusant frontalement la notion de "races pures", l'antiraciste mixophile n'en pense pas moins racialement, favorisant le retour inattendu du mythe du sang par son apologie du "sang-mêlé", érigé en quasi-race supérieure. »<sup>36</sup>— Dans le cas de l'Équipe de France, Georges Suffert n'attribuait-il pas sa richesse à « l'alchimie de l'intégration progressive » (*Le Figaro*, 14 juillet 1998). Les fils d'immigrés, les enfants des colonies, avaient apporté un sang neuf à la formation tricolore, un sang qui avait été enrichi, discipliné, civilisé, en quelque sorte, par un entraînement calculé.

34 – Jean-Loup Amselle, « Black, blanc, beur ou le fantasme du métissage », in Sylvie Kandé (sous la direction de), *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 35.

35 – Racialisation : « Les interprétations du réel imprégnées de représentations raciales ». Et racisation : « Les stigmatisations, les discriminations, voire les persécutions impliquant des catégorisations raciales, explicites ou non » (Pierre-André Taguieff).

36 – Pierre-André Taguieff, « Hantise du métissage, origine du racisme et formation de l'antiracisme mixophile », in *Les Fins de l'antiracisme*, Éditions Michalon, 1995, p. 73.

37 – « Quel jour noir pour le fascisme ainsi écrasé, humilié, gommé », écrira Philippe Sollers, *Le Monde*, 27 août 1998.

38 – Guillaume Bigot (« secrétaire général de l'association civique Tricolore »), « Nous entrerons dans la carrière ! », *Libération*, 17 juillet 1998.

39 – Sur les « arrière-pensées réactionnaires du sport », voir *Quasimodo*, n° 1 (« Sport et nationalismes »), octobre 1996.

40 – *Courrier International*, n° 403, 23-29 juillet 1998.

## Trois couleurs, un drapeau, une France ?

« Et un, et deux et trois, zéro ! »

message à caractère sportif

« 1<sup>ère</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> génération, on s'en fout, on est chez nous ! »

slogan politique

La performance inespérée d'une équipe désormais estampillée black-blanc-beur a été présentée comme une humiliation<sup>37</sup>, un fiasco pour le FN : « *Formidable pied de nez* », gifle *cinglante*, « *formidable-coup-de-poing-sur-le-gros-nez-de-Le-Pen* », vaincu « *par KO* » ! Une belle « avoinée » donc, d'après ces esthètes espugilat. « *En deux coups de tête bien placés* », Zinedine Zidane aurait « *réduit à néant plus de vingt années de propagande lepéniste* »<sup>38</sup>. Le fascisme (enfin) terrassé par le football ! ?<sup>39</sup>

L'extrême droite ne fut d'ailleurs pas la seule à prendre des bouffes : galvanisés par la victoire de leurs champions, les nouveaux libérateurs distribuèrent également quelques « *coups de pied à cette gauche intello qui méprise le foot* »<sup>40</sup>. Comme à la fin de beaucoup

de rencontres épicées, la baston partait dans tous les sens, et ceux qui, subjugués, se rangeaient dans le camp des vainqueurs en profitaient pour régler leurs vieux comptes. Un petit « pogo » somme toute dans la tradition d'un après-match viril : et un « coup de boule » au FN et une « semelle » aux *se-disant marxistes* (dixit Edgar Morin) qui s'étaient permis de dénoncer toute l'horreur footballistique. Cette activité était promue au rang d'un « *grand art dont les subtilités sont intelligibles à son public le plus populaire* »<sup>41</sup>. Il s'agissait avant tout de prendre le parti d'un peuple devenu supporter, de brosser la foule dans le sens du *supporteurisme*<sup>42</sup>.

Dans *Le Figaro* du 13 juillet, Jean d'Ormesson relèvera à sa manière l'éviction de toute contestation politique de ce moment d'osmose nationale : « *On voit surtout les différences : le drapeau rouge rangé, le drapeau noir oublié, c'est le retour en fanfare du drapeau tricolore* ».

À leur manière donc, en faisant parler le réel, joueurs, dirigeants, puis spectateurs auraient définitivement répondu aux « *anathèmes simplistes* » proférés, en 1996, par Jean-Marie Le Pen, qui, à diverses reprises, avait dénigré le onze tricolore, jugeant insuffisamment français certains de ses membres, qu'il qualifiait alors d'étrangers ayant bénéficié d'une *naturalisation de complaisance*<sup>43</sup>.

Ainsi, ceux qui n'étaient pour lui que des footballeurs *de papier*<sup>44</sup>, et manquaient de conviction pour entonner La Marseillaise, auraient fait, aux yeux de tous, la preuve qu'ils étaient bien des Français de cœur et de sueur : ils savaient mouiller et défendre avec conviction le maillot tricolore.

L'intégration par le labeur, par une servilité empreinte de reconnaissance, reste le paradigme indépassable. Pour être accepté, un minimum reconnu, celui qui a un *look pas-de-chez-nous, l'immigré* (c'est-à-dire, pour l'opinion publique principalement *l'Algérien* et le *Black*<sup>45</sup>) ne peut être qu'un amuseur (version Jamel Debbouze) ou un dur au mal, version Abdelatif Benazzi, ce rugbyman dont Azouz Begag, du CNRS, nous dit que les Français « *peuvent compter sur les épaules pour pousser la mêlée jusqu'à la victoire* »...<sup>46</sup>

Les as du ballon, qui se signalaient par leur pigmentation (et/ou par la *sonorité* de leur patronyme), ne furent-ils pas considérés comme les dignes descendants des troupes coloniales, enrôlées, en leur temps, pour servir de chair à canon en offrant leur corps à l'Empire français ? Tandis que le « ruguebistique » Daniel Herrero se plaisait à souligner la valeur de notre *défense d'ébène* (rappelant un Georges Clémenceau parlant de notre *force noire*), Jean-François Deniau, dans *Le Figaro* du 14 juillet 1998, prenait des envolées gauliennes : « *Merci les DOM-TOM, merci l'Afrique. Et merci, deux fois merci, la Kabylie* ». Zinedine Zidane, ce fils de harki, comme il fut présenté, en vint, à lui seul, à condenser la leçon d'intégration donnée au FN.

41 – Edgar Morin, « Une extase historique », *Libération*, 20 juillet 1998.

42 – Robert Redeker soulignera, avec lucidité, la vacuité de ces manifestations, leur inocuité politique et l'acéphalie de ces commentateurs de troisièmes mi-temps (« Le sport : une illusion de civilisation, une illusion d'humanité », *Raison Présente*, n° 132, p. 117-137).

43 – Une position dont la droite extrême n'a pas le monopole, puisque déjà formulée par Renaud Camus dans son *Journal 1991* : « *Quel rapport de l'équipe de France avec la France, si la moitié des joueurs ne sont pas français, sinon par naturalisation précipitée* » (p. 467) (Cité dans « Houellebecq et l'ère du flou », *Le Monde*, 10 octobre 1998.) Voir aussi Frédéric Bailleto, « Racisme et nationalismes sportifs », *Quasimodo*, n° 3-4 (« Nationalismes sportifs »), printemps 1997, p. 131-143.

44 – Depuis les années 20, le discours d'extrême droite distingue les *Français de souche* des *Français de papier*, c'est-à-dire qui ne le sont que par les papiers d'identité, mais restent considérés comme Français et (mais) d'origine maghrébine, antillaise, sénégalaise, etc.

45 – À propos de l'amalgame immigré/Algérien, voir Yvan Gastaut, « L'immigré dans l'opinion publique. Algérien, du migrant au clandestin (1960-1990) », *Migrations Société*, n° 36, novembre-décembre 1994, p. 6-18.

46 – Azouz Begag, « Dans la mêlée de l'intégration », *Le Monde*, 12 octobre 1999, p. 18.



« Couverture du numéro spécial de l'illustriateur Beobachter (l'Observateur Illustré), consacré à la France en avril 1940. Le "nègre", poussé en première ligne, est le bouclier de la France. Derrière lui, le Juif, maître de l'information, auquel on se prépare à régler son compte », Gérard Silvain, *La Question juive en Europe, 1933-1945*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985, p. 40.

Pourtant, dans un communiqué de presse, Mégret s'était empressé de féliciter cet extraordinaire buteur, en le présentant comme « *l'enfant de l'Algérie Française* »... Le FN n'est pas resté aussi silencieux que l'affirme Jean Kahn (le président de l'Observatoire européen des phénomènes racistes et xénophobes)<sup>47</sup>. Même si le principal intéressé ne fut guère prolix, et chercha à « *relativiser* » l'effet Coupe du Monde (tout comme il avait minimisé l'Holocauste) en qualifiant celle-ci de « *détail de l'histoire de la guerre que se mènent les peuples sur les terrains de sport* », la presse d'extrême droite ne resta pas totalement coite. Ses éditorialistes se félicitèrent ainsi de cet inattendu regain de patriotisme et de la découverte, par « *des populations qui s'en croyaient éloignées, [du] frisson de la préférence nationale* »<sup>48</sup>.

L'exaltation d'une *équipe tricolore et multicolore* ne déplaît pas forcément aux idéologues frontistes pour peu que le tricolore fédère des énergies « *allo-gènes* », pour peu que les jarrets des fils des anciennes colonies servent la (blanche) France, pourvu que les « *citoyens-français [...] de races et de religions différentes [...] aient en commun l'amour de la patrie et la volonté de la servir* »<sup>49</sup>. Ce ne serait d'ailleurs, pour eux, qu'un juste retour des choses, les colons européens n'ont-ils pas initié leurs pères aux subtilités de ce jeu ! François Brigneau est on ne peut plus clair : « *Pour réussir, écrit-il, M. Jacquet [...] a pris ce qu'il avait de meilleur : des techniciens blancs<sup>[50]</sup> et des joueurs tricolores. Il n'a pas craint de rappeler à l'opinion que nous avons été un grand empire colonial, et que notre colonisation [...] avait beaucoup apporté aux peuples qu'elle civilisait, à commencer par ce jeu dont elle leur enseignait les règles, la science et les secrets.* »<sup>51</sup>

Les chantres de la préférence nationale ne dédaignent pas la version sportive de l'intégration. Cette mise en jambe de la variété, cette allégeance à la culture sportive occidentale a, au contraire, tout pour leur convenir. Pour eux (mais ils ne sont pas les seuls), le succès des Tricolores illustre la nécessité de trier les *étrangers*, pour ne retenir que ceux « *respectueux des règles du jeu* », et qui se montrent « *sincèrement désireux de contribuer au rayonnement de la France dans le monde* »<sup>52</sup>. Pour François Brigneau « *L'Équipe de France de M. Jacquet a démontré, comme au tableau noir, que les éléments d'origine étrangère pouvaient se fondre dans le corps de la nation, à condition d'être choisis et sélectionnés, de se soumettre aux lois, à la discipline, aux exigences, aux contraintes du groupe, et d'apporter, avec une solidarité sans failles, quelque*

47 – Jean Kahn, « Le Mondial et les silences de M. Le Pen », *Le Monde*, 12 août 1998.

48 – François Brigneau, *National Hebdo*, n° 731, 23-29 juillet 1998.

49 – Le Pen, cité par *Libération*, 13 juillet 1998.

50 – Mais au fait, le staff technique était-il aussi *coloré* que l'équipe qu'il encadrerait ?

51 – François Brigneau, *op. cit.*

52 – « Foot et métissage », *National Hebdo*, n° 731, *op. cit.*

*chose qui ressemblerait à l'amour* »<sup>53</sup>. Toutefois, il ne faut pas être dupe, pour l'extrême droite, « *l'amour de la France* », même poussé jusqu'au sacrifice, ne saurait ni définir, ni donner « *la qualité de Français* ». N'est pleinement Français que « *quelqu'un qui l'est par le droit du sang* » (Catherine Mégret)<sup>54</sup>.

De son côté, l'éditorialiste Martin Peltier prenait le contre-pied des allégations antiracistes : « *Le triomphe de l'équipe de France [devenait] une marque éclatante de la lepénisation des esprits* ». Il mesurait cette « *explosion de lepénisme primaire* » à l'aune du frisson patriotique qui parcourut l'échine des Français, se réjouissant « *de la puissance* » d'un « *sentiment national qui manque de lieu pour s'exprimer* ». Ce nostalgique des valeurs du régime de Vichy voyait là une « *récompense pour un homme, Le Pen qui, seul parmi les politiques, l'a cultivé durant des décennies ! Les Français redécouvrent un plaisir interdit, celui de ressentir ensemble, l'amitié, la philia nationale, le plaisir du nous. [Et d'ajouter] pour l'anecdote que les valeurs dont s'est nourrie la victoire des bleus sont la rigueur, l'enthousiasme, et, si l'on ose dire, le travail, la famille, la patrie.* »<sup>55</sup> Il redoublait ainsi l'analyse officielle donnée par le président du FN : le Mondial aurait exceptionnellement permis à tout un peuple d'expectorer un sentiment national jusque-là interdit d'expression (frustré). Il lui aurait servi de révélateur et de tremplin à un renouveau nationaliste<sup>56</sup>.

« *La préférence nationale hier impensable devient en une nuit obligatoire* », persiflait encore un Martin Peltier goguenard. En « *réveillant le nationalisme* », les dieux du stade auraient-ils fait « *Mieux que Le Pen !* », comme l'affirmait encore Michel de

53 – François Brigneau, op. cit., p. 14.

54 – Cité par *Le Monde*, 26 février 1997.

55 – Martin Peltier, « *Ma semaine* », *National Hebdo*, n° 731, op. cit.

56 – Cette exaltation spontanée, « *instinctive* » de la victoire de la France par « *beaucoup de jeunes* » pourrait être « *un bon départ pour le renouveau de l'idée de nation et de patrie* ». Entretien avec le président du FN, *Le Figaro*, 20 juillet 1998. Le succès rencontré par l'Équipe de France était « *aussi la victoire du Front National, qui en avait dessiné le cadre* », Jean-Marie Le Pen, meeting de Saint-Martin-de-Crau (Camargue), *Libération*, 13 juillet 1998.

Arrivée du Tour de France : « *Meulenberg, qui a le sens du comique, s'est coiffé de la chéchia d'un tirailleur sénégalais qui ne donne pas l'impression de tellement goûter la plaisanterie.* », *Le Miroir des Sports*, 17 juillet 1937



Gor qui rappelle que la Coupe du Monde « oppose des équipes “nationales” dans une guerre certes symbolique mais qui n’a jamais cessé d’être une affaire d’État et de mobiliser la sensibilité populaire. [...] Chaque but “tiré” aujourd’hui déchaîne les hymnes nationaux et l’enthousiasme de la rue »<sup>57</sup> ?

57 – Michel de Gor,  
*Minute*, n° 1890, 8 juillet 1998.

58 – Marc Augé,  
« Un ethnologue au Mondial »,  
*Le Monde Diplomatique*,  
août 1998, p. 26.

59 – *Le Monde*, 14 juillet 1998.

60 – Guillaume Bigot, *op. cit.*

61 – Se reporter aux analyses  
de Yves Le Pogam, « Passions  
sportives, identité et modernité »,  
*Quasimodo*, n° 3-4,  
*op. cit.*, p. 33-46.

62 – Sur cette question,  
se reporter aux analyses de  
Philippe Liotard, « Le sport  
au secours des imaginaires  
nationaux », *Quasimodo*,  
n° 3-4, *op. cit.*, p. 9-31.

63 – David Martin-Castellau  
est également auteur de *Combattre  
le Front National*, Éditions Vinci,  
1996.

Jamais, en effet (si ce n’est depuis, paraît-il, la Libération), on n’avait vu un tel étalage de patriotisme, une telle « *lave tricolore* » ! L’heure de la tétée patriotique avait sonné. Les symboles de la France (hymnes et drapeaux principalement), jusqu’alors « *confisqués par l’extrême droite* », avaient été « *récupérés par les citoyens*. »<sup>58</sup> Le temps du narcissisme patriotique était venu (« *La France l’a organisée. La France l’a gagnée.* » Bingo !)<sup>59</sup>. Un patriotisme bon, supportable dont on nous susurra tous les attraits. À ne surtout pas confondre, nous disait-on, avec un nationalisme crispé, revanchard, belliqueux, haineux, bref, lepéniste. Non, c’était tout le contraire (« tout à fait Thierry ») ! Pour tous les nouveaux agités du drapeau, la vision se révélait enchanteresse : rien que des rues « *remplies de citoyens pacifiques* »<sup>60</sup>, chaleureux, conviviaux, et surtout spontanément heureux d’être français ! Une spontanéité pourtant préparée de longue date, amenée par l’architecture éliminatoire d’une compétition construite pour faire progressivement monter la sauce patriotique, pour accrocher, gagner affectivement et convertir les habituellement réticent-e-s, mettre sous *emprise émotionnelle*<sup>61</sup>, euphoriser, un maximum de partisans.

Mais de quel bonheur s’agit-il là ! D’un bonheur tricolore, cocardier, d’un bonheur inféodé aux lois de la marchandisation du spectacle sportif (il s’agissait de vendre du Bleu-blanc-rouge, de la France), sans autre horizon qu’un enivrement formaté par les « *On a gagné* » et autres « *On est les meilleurs* ». Nationalisme inclusif, exempt d’agressivité ? Mon œil ! Le Brésil, même si l’on se garda bien de le dire en des termes aussi crus, avait été humilié, et la foule s’en gargarisait : « *Et un, et deux et trois zéro !* », « *Et ils sont où, et ils sont où les Brésiliens ?* ». Dans les imaginaires nationaux<sup>62</sup>, la France avait mis un terme à la dictature du football-samba, à *l’imposture brésilienne*, comme la qualifiera David Martin-Castellau. Le président de la Fondation Marc-Bloch ergotera, ainsi, sur la *raclée* (sic) prise par ce pays « *devant près de trois milliards de téléspectateurs* » (une déculottée publique !) et la (supposée) déconfiture de ceux « *qui idolâtraient sans partage un Brésil irrésistible* ». Les *Auriverde* n’étaient pas aussi supérieurs qu’on nous l’avait annoncé jusqu’à *l’intox*, ni même les plus *sympathiques et métissés* : seule l’équipe de France pouvait, selon cet opposant au Front National<sup>63</sup>, s’enorgueillir d’être *universelle*, puisque « *aux côtés des [Français ?] Petit, Deschamps, Blanc et Barthez, rayonnèrent [et c’est reparti pour une énonciation de « la garde noire » ?] un génial Kabyle [décidément !], d’exceptionnels Sud-Américains [...], un enfant des Caraïbes et un autre du Pacifique, des Africains,*

*des Basques et même [...] deux Asiates* » (enfin un peu de jaune !). Et toc, ce serait nous les plus métissés, les plus *universels* surtout, puisque la « *belle France* » est capable d'« *opposer ses cinq continents* » (belle puissance néo-coloniale !) pour « *proprement étriller* » (resic) le Brésil, tout compte fait une équipe de *médiocres* ! Ce passage à tabac de l'image du Brésil lui vaudra d'être énergiquement repris de volée par un « jeune » universitaire, Guilherme Penna da Rocha, qui lui reproche, à juste titre, de faire « *preuve d'une acrimonie antibrésilienne* », d'utiliser un ton « *revanchard et hargneux* » et de se livrer somme toute « *à un exercice de patriotisme certainement ringard* », voire, au passage, à un *pamphlet raciste* : juxtaposant, à côté des Français, des joueurs à couleurs de peau nettement identifiables – non métissées – et des « frères immigrés », qui, peut-être, ne demandent, avant tout, qu'à être considérés comme des Français !<sup>64</sup>

64 – Voir David Martin-Castelnau, « L'imposture brésilienne », *Libération*, 18-19 juillet 1998 ; Guilherme Penna da Rocha, « Au mépris du métissage », *Libération*, 24 juillet 1998 et la réponse, bien peu convainquante, de Martin-Castelnau, « Du métissage, de l'invective et du mensonge », *Libération*, 6 août 1998.

## La courte-échelle sportive

*« Je ne subis pas le racisme au quotidien. Mon statut social fait que les gens ne se comportent pas de la même manière avec moi qu'avec mon frère. »*

Marcel Desailly, joueur de l'Équipe de France

Ce qui est également benoîtement demandé aux jeunes des cités, c'est de se rassembler et de collaborer efficacement à l'édification d'une France forte : ainsi « *on peut avoir des raisons raisonnables d'espérer [...] qu'il y aura une cité pour tous si les jeunes des cités, blacks, blonds [sic] et beurs, sont unis par la volonté de combattre pour la France au milieu des nations du monde* »<sup>65</sup>. Alléluia ! On pourrait sourire d'un tel prêchi-prêcha humaniste, si les chroniqueurs ne s'étaient engouffrés sans retenue dans un autre lieu commun de l'idéologie sportive, celui du sport facteur d'intégration, promesse d'insertion et de réussite sociale pour les *étrangers*. Zidane, « *fil de Kabylie, [devenait une] belle icône d'intégration pour tout un peuple aux couleurs plurielles* »<sup>66</sup>, la preuve que l'on peut s'en sortir en prenant les chemins des stades d'entraînement. Il était offert comme pôle d'identification positif à une jeunesse économiquement hors jeu, à qui l'on conseille, avant tout, de taper dans un ballon pour s'extraire de sa condition<sup>67</sup>.

Le foot, le basket de rue, les sports de combat sont devenus la panacée pour résoudre le problème des zones sensibles, pour lutter contre la petite délinquance, détourner de la drogue, et autres « *pathologies sociales* » (bien réelles, mais aussi abondamment fantasmées) liées à la « *déshérence* ». Placés au pied des immeubles<sup>68</sup>, les sports, principalement ceux considérés

65 – Blandine Kriegel, *op. cit.*

66 – Patrick Dessault, « Zidane roi des rois », *France Football*, n° 2727, 14 juillet 1998, p. 10.

67 – Et de fait, pour bon nombre d'enfants défavorisés, le foot est le seul passe-temps auquel ils peuvent accéder, aussi, cette activité remplit-elle leurs loisirs. Voir de Maxime Travert, « Le "foot de pied d'immeubles" », *Ethnologie Française*, n° 2, avril-juin 1997.

68 – Sur cette vieille idée chère à Le Corbusier, voir Marc Perelman, *Urbs ex machina*. Le Corbusier, Montreuil, Les Éditions de la Passion, 1986, p. 89-99.

69 – N' assiste-t-on pas d'ailleurs à un « *retour du cadre conceptuel colonial* » dans le discours et les représentations consacrées à la reconquête des banlieues où circulent des « *bandes de zoulous* ». Voir Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, « De l'indigène à l'immigré, le retour du colonial », *Hommes et Migrations*, n° 1207 (« Imaginaire colonial. Figures de l'immigré »), mai-juin 1997, p. 100-113.

70 – *Le Nouvel Observateur*, 16-22 juillet 1998, p. 40.

71 – Informations extraites de Étienne Labrunie, « À vendre, gamins africains, bons prix », *Libération*, 22 novembre 1999, p. 21-22. Également, De Pinte, « Njiki Serge Bodo, joueur bafoué », *Libération*, 29 octobre 1998.

72 – Cette pratique négrière n'est que la face la plus révoltante du monde du ballon rond, vaste réseau planétaire où les clubs vendent, transfèrent, se prêtent des hommes pour leur force de travail.

73 – Se reporter à Jean-Pierre Garnier, *Des Barbares dans la cité. De la tyrannie du marché à la violence urbaine*, Paris, Flammarion, 1996.

A. Revellin, 1986



comme virils, sont proposés comme solution à l'immobilisme des *rouilleurs-de-pied-d'immeuble*, comme exutoire à la violence des *sauvageons*. Rien de bien nouveau, puisque, au temps des conquêtes coloniales, la lutte sportive et l'éducation physique avaient déjà été envisagées comme moyens permettant de mettre un terme aux conflits tribaux, de pacifier et de civiliser les indigènes, ces autres « sauvages »...<sup>69</sup>

La zoologisation des banlieues est en cours. Ne sont-elles pas considérées par beaucoup de dirigeants sportifs comme des « *viviers énormes* » ! Ainsi, pour Jacques Bistagne, président de la Ligue de Provence, « *les jeunes d'origine étrangère [doivent] s'investir dans le foot* » car ils représentent une aubaine pour ce sport, « *un incroyable vivier de talent* ». Autant en profiter et aller à la pêche à la jeunesse frétilante. Dans sa région, comme il le souligne, « *les meilleures équipes sont composées à majorité de jeunes maghrébins ou noirs* »<sup>70</sup> (Au fait, tous font-ils la maille ?). Les banlieues apparaissent ainsi comme un réservoir, une réserve (une jungle ?), où des *recruteurs* partent à la recherche de la « perle noire ». Cette *détection* n'est que la version métropolitaine du safari au gosse-doué-pour-le-football qui se déroule en Afrique (et aussi en Amérique du Sud). Là, des *découvreurs* organisent la chasse aux jeunes talents pour alimenter les clubs européens. Et, à les croire, il y en aurait « *à tous les coins de rue* »... Les *scouts*, comme on les appellent là-bas, fourmillent au bord des stades lors des compétitions, « *ils-font-partie-du-paysage* ». Ces *managers* se les attachent par des contrats léonins, en leur faisant miroiter un avenir merveilleux en Europe. Ils les y « invitent », munis d'un visa touristique, ou d'un permis de séjour d'étudiant, pour les faire essayer et les vendre aux clubs intéressés par une marchandise humaine « *techniquement habile et hautement disciplinée* » (comme la présentait une société spécialisée dans ce trafic, l'International Football Link, dans un document officiel adressé à des clubs français). Pour ceux qui se présentent comme des *intermédiaires*, des *agents* et qui ne sont que des maquignons et des négriers, « *l'Afrique est avant tout synonyme de bonnes affaires* ». Certains dirigeants ne sont d'ailleurs pas du tout regardants sur la provenance de ces joueurs, surtout si, « *au premier coup d'œil* », ils se rendent compte qu'ils ont affaire à un athlète *phénoménal*<sup>71</sup>. Cette *traite* est pour certains une aubaine, le moyen de disposer d'une main-d'œuvre bon marché (parfois non payée), docile par nécessité et dont il est aisé de se défaire, en la revendant ou en l'abandonnant à sa clandestinité, lorsqu'ils n'en veulent plus<sup>72</sup>.

Ainsi, la lutte et la discipline sportives transformeraient la graine de délinquant en graine de champion. La carrière sportive est devenue un miroir aux alouettes, présentée aux *barbares* des cités<sup>73</sup> pour éviter *la galère*, réussir en exploitant leurs « compétences » : des aptitudes physiques souvent pensées comme génétiques, et

supposées décuplées par une hargne, une haine, née de leurs conditions de vie (une sauvagerie culturelle en quelque sorte !). Dans ce discours, l'idéologie naturaliste revient en force. Les enfants issus de l'immigration<sup>74</sup>, ou des DOM-TOM, sont encore appréhendés au travers d'une imagerie exotique et essentialiste construite par le « civilisé »<sup>75</sup>.

La « fortune » miroite au bout du travail sportif. Dans une récente campagne publicitaire, la Française des Jeux affichait un jeune footballeur Noir sur fond de terrain vague, rêvant de revêtir *le numéro dix* (celui de Zizou) ! Pour lui, la vie ne semble pouvoir être qu'un combat physique, à lui de tenter sa chance à la roulette sportive. Or, « *Plutôt que de parler de chance, il convient de parler d'abandon*, souligne Robert Redeker : *abandonnées à elles-mêmes, les cités, celles des blacks, celles des beurs, sont livrées au football, elles se livrent au football, au sport en général, à cet univers darwinien de la lutte impitoyable pour la réussite, de la guerre de chacun contre chacun.* »<sup>76</sup>

Pourtant, ce serait une erreur de croire qu'en ce domaine les disparités sociales ne joueraient plus. « *Contrairement aux images d'Épinal, c'est rarement dans le prolétariat le plus démuné qu'on trouve les futurs champions* », notent Stéphane Beaud et Gérard Noiriel<sup>77</sup>. Face au foot, les plus déshérités restent toujours les plus désavantagés, leurs réussites demeurent exceptionnelles. L'efficacité assimilatrice que l'on prête à cette activité serait loin d'être une évidence. Pour un enfant issu de « l'immigration », il n'est d'ailleurs pas aisé de se tailler un chemin dans un milieu où le racisme s'exprime souvent dans toute sa brutalité : « *La majorité des récits autobiographiques écrits par des joueurs qui ont "réussi" insistent sur les difficultés spécifiques qu'ils ont rencontrées dans leur carrière en tant qu'immigrés* »<sup>78</sup>.



74 – « *Ceux visibles tout au moins, pas ceux d'origine suisse ou américaine ou suédoise* », comme le rappelle justement Azouz Begag dans « *Du bon usage de la distance chez les sauvages* », *Le Monde*, 19 janvier 1999.

75 – Se reporter à l'essai de François de Negroni, *Afrique fantômes*, Paris, Plon, 1992, principalement le chapitre I : « *Le nègre imaginaire* », p. 13-102.

76 – Robert Redeker, *op. cit.*, p. 128.

77 – Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, *op. cit.*, p. 87.

78 – *Idem*, p. 90.



## L'hospitalité sportive

Karl Zéro :

« *Que diriez-vous aux jeunes des banlieues ?* »

Philippe De Villiers :

« *Souvenez-vous du jour où l'on s'est entouré du même drapeau.* »

*Le Vrai journal*, Canal Plus, 24 janvier 1999

L'euphorie, l'hilarité, la *liesse* qui conclut le parcours des *Bleus* jeta littéralement le peuple de France dans la rue, toutes origines confondues, nous dit-on. Cet « *engouement extraordinaire*, nous explique-t-on, *saisit le pays des villes aux campagnes, des hommes aux femmes, des enfants aux vieillards, des Noirs aux Blancs et à toutes les autres couleurs, des cités de banlieue aux banlieues des bourgeois...* »<sup>79</sup>. Il participa ainsi au mythe du brassage social par le sport et à celui de la grande réconciliation sportive. La société française, hier *divisée*, était devenue solidaire, enlacée, conviviale, accueillante, éprise de sa diversité. Elle était *uni-plurielle*, selon Edgar Morin, grand manitou de la Complexité. Les jeunes des quartiers de relégation côtoyaient ceux des beaux quartiers, dans une farandole pittoresque et bon enfant (« *sans que l'on se sente en insécurité* »), le tout sous le même étendard. Le maire d'Antony pour qui « *un événement comme celui-là fait reculer le racisme* », dira qu'il « *préfère que les beurs nous chipent 25 drapeaux à la mairie plutôt que des autoradios* » !<sup>80</sup>

79 – Jacques Buob, *op. cit.*

L'Équipe de France et la Coupe du Monde auraient permis aux gens de se rencontrer, d'aller vers l'Autre, d'échanger (Cf. Marc Augé), de « *gommer les différences raciales, sociales ou politiques* » (Didier Deschamps, capitaine). Elle aurait permis de faire évoluer les mentalités, de « *faire beaucoup réfléchir* » et de faire « *comprendre beaucoup de choses* » aux Français, mais aussi aux Arabes vivant en France, si l'on en croit François Parent. Cet auteur qui « *travaille dans les affaires à Paris* » vient de publier *Black-blanc-beur*, un bien piètre roman (opportuniste) dans lequel Habib, un « *français d'adoption* », borné et raciste (il n'accepte pas la liaison de sa ravissante fille Fatima – qui préfère se faire appeler Shanon, parce que « *ça fait moins bled* » – avec un Français), mais aimant le football (« *comme tout arabe qui se respecte* » !) changera d'opinion au fil des matches éliminatoires. Il va radicalement évoluer ! Alors qu'il ne se reconnaissait pas dans cette équipe de France (du Le Pen à rebours !), il va, à partir de l'élimination des équipes arabes, devenir plus chauvin que les Français de souche, en reportant ses espoirs sur cette équipe qui est aussi « *un peu* » la sienne, puisque un *rebeu* (Zinedine Zidane) y est en première ligne. Ainsi, cette équipe *franco-émigrée* (sic), dont les dirigeants ont « *su intégrer les forces vives de la France* » (les Arabes et les Noirs) a

80 – *Libération*, 16 juillet 1998.

rapproché les Arabes des Français (et vice versa). Au final, Habib accueillera à bras ouverts Jean-Baptiste, le futur époux plein aux as. Et il invitera son voisin de palier Gaston, prototype du Français moyen, à boire le champagne pour fêter la qualification des Bleus en finale ! Ce qui donnera, entre autres, cet échange d'anthologie entre deux individus qui jusque-là s'ignoraient mutuellement :

« *C'est-bizarre,-cher-Habib,-reprit-Gaston,-[...] j'aurais pensé que vous, les arabes, vous ne vous marriez qu'entre-vous...*

– *Eh bien ! Pour être franc, tu vois, Gaston, je le pensais aussi jusqu'à la coupe du monde, mais depuis, je crois qu'il n'y a rien de meilleur que le mélange... Et que l'avenir de la France, c'est le mélange, la mixité. C'est ce qui lui donnera, à l'instar de son équipe de foot, de la force et du punch !*

– *Comme toujours ! Tu sais, c'est pas nouveau ! On les a toujours bien acceptés les étrangers en France. Regarde les italiens, les espagnols, les portugais... Et ça a toujours fait notre force ! C'est vrai que vous les arabes, on a eu un peu plus de mal, peut-être à cause de votre religion ou de vos coutumes un peu différentes... ; Et je dois l'avouer, moi aussi, je n'ai pas été le dernier à vous critiquer ! Pas vrai, Monique ?*

– *C'est vrai, Gaston, mais on dirait que depuis quelque temps, tu sembles te rattraper...*

– *Oui, c'est vrai qu'en voyant Zidane sous le maillot bleu et tous ces nègres... »*<sup>81</sup>

81 – François Parent, *Black-blanc-beur*, La Bartavelle éditeur, 1999, p. 184.

82 – Erik Izraelewicz, « La France Mondiale, retour sur l'image », *Le Monde*, 18 juillet 1998.

83 – Comme le dit David Martin-Castelnau dans ses « cinq leçons du Mondial », *Libération*, 12 juillet 1999. Voir le salutaire recadrage de Claude Askolovitch, « La Coupe est pleine », *Libération*, 16 juillet 1999.

84 – « *Avec ce Mondial, on voit des étrangers qui sont pour la France, ça fait du bien. Ils se sont rendus compte qu'ici, pourquoi pas, c'est mieux que chez eux où ils se massacrent.* » Témoignage recueilli par *Le Monde*, 12-13 juillet 1998.

85 – Cf. Emmanuel Souchier et Yves Jeanneret, « Manipuler les idées et les désirs. Publicité et politique », *Le Monde Diplomatique*, décembre 1994, p. 28.

L'Équipe de France de football était devenue un exceptionnel outil de communication. Elle permettait de vendre une image positive de l'Entreprise France, en usant (et abusant) du même slogan démagogique et béatement humaniste que la multinationale italienne Benetton (*United colors of France*), affirmant une volonté de rapprochement, de fraternité dans le respect des différences... de couleur. Selon Erik Izraelewicz, le succès de ces 33 jours de compétition a *brutalement transformé* l'image de la France dans le monde. « *On la disait prétentieuse, maladroite, morose, raciste et repliée sur elle-même. On la découvre modeste, efficace, enthousiaste à l'occasion, multiraciale et gagnante.* »<sup>82</sup> Ainsi, se construisait et se diffusait l'image d'une France terre d'accueil, championne de l'hospitalité, assimilatrice « *pourvu qu'on y mette un peu les formes* »<sup>83</sup> et homogénéisatrice, pour peu que les « nouveaux » venus sachent « *être pour la France* »<sup>84</sup>.

Le discours politico-footballistique manipulait les idées et les désirs, et « *contribuait à la création d'un imaginaire radieux où l'histoire et ses conflits étaient évacués* »<sup>85</sup>. Enterrées les haches de l'église Saint-Bernard. Le foot rassemblerait les hommes par-delà leurs différences et leurs origines, ce serait là sa fonction œcumé-

nique : réunir toutes les couleurs de peaux en un vaste *patchwork*. La Coupe de Monde fut présentée comme un grand « rassemblement émotionnel », d'où personne n'était *a priori* exclu.

## Racisme in France

Pourtant, le martèlement de la formule *black-blanc-beur* tenait plus de la méthode Coué, du discours incantatoire, de la « *bande annonce* » vendant l'image d'une France des Droits de l'Homme que de la réalité. C'était un attrape-gogos. L'occasion de se défilier en se défaussant sur un Le Pen : le raciste c'est lui, et surtout pas nous ! Mais le racisme n'est pas le monopole du Front National.

Ce *rite de consommation collective* (Elias Canetti) taisait les ségrégations et discriminations, les multiples formes de *harcèlement racial*<sup>86</sup>, dont sont victimes quotidiennement *Blacks* et *Rebeus* en France. Des plus choquantes, comme la pratique dite de *la refoule* à la porte des discothèques, où des *physionomistes* filtrent les entrées en fonction de la « bobine » du client, aux plus larvées : discriminations raciales dans l'accès au logement, dans celui aux soins de santé<sup>87</sup>, et dans l'embauche. Dans ce dernier domaine, il ne fait plus de doute que « *la couleur de la peau prime sur les diplômés* »<sup>88</sup>. Les employeurs effectuent un tri « ethnique », soit refusant ceux qui sont typés (cas le plus courant), soit les recherchant lorsqu'il s'agit, par exemple, d'assurer l'ordre dans des zones où circulent leurs « congénères ». Il est alors bon qu'ils soient à l'image de la population qu'ils ont à contrôler (agents d'ambiance, grands frères, « *médiateurs ethniques* » chargés de calmer les tensions, etc.)<sup>89</sup>.

Selon Azouz Begag, ce qui marche dans notre pays (outre les Arabes qui plaquent les adversaires de la France à tour de bras – voir précédemment) c'est l'emploi des gens de couleur pour assurer la sécurité dans les espaces de circulation sensibles. Cette « *présence*, nous dit-il, *de jeunes Français issus de l'immigration (de couleur, faut-il toujours le préciser !) est de plus en plus visible et rassurante. [...] Leur "visibilisation" sociale, surmédiatisée, a été si longtemps produite sur le thème du feu, de la peur et du sensationnalisme, qu'il faut se réjouir aujourd'hui du renversement de tendance.* »<sup>90</sup> Faut-il vraiment s'en féliciter ! Que des « colorés » soient embauchés pour être du côté du maintien de l'ordre, parce que leur présence rassure des Blancs (dont ils seraient, en quelque sorte, les nouveaux garde du corps), procède de la même perception négative, dévalorisante. Inquiétants ou sécurisants, ils le sont avant tout par leur couleur de peau et/ou par des traits perçus et désignés comme non européens. Encore une fois, les représentations restent dépendantes des mêmes stéréotypes et préjugés patibulaires. Le Maghrébin, le Noir sont toujours considérés comme potentiellement dangereux, aussi, mieux vaut être pote avec eux

86 – Véronique de Rudder, Christian Poiret et François Vourc'h, « Lutter contre le "harcèlement racial" », *Libération*, 7 janvier 1999.

87 – Sur les refus d'aide médicale aux « clandestins » tombés gravement malades, lire de Noëlle Lasne, « Trop tard pour être un homme », *Le Monde*, 22 novembre 1997.

88 – Cf. *Le Monde*, 17 décembre 1999.

89 – Cf. René Lévy et Renée Zaubermaier, « De quoi la République a-t-elle peur ? Police, Blacks et Beurs », *Mouvements*, n° 4 (« Le modèle français de discrimination »), mai-juillet 1999, p. 44-45.

90 – Azouz Begag, *op. cit.*

(pour ne pas risquer de se faire « toucher »...) ! Et utiliser leurs savoir-faire physiques contre « les leurs », pour la protection des « Blancs » et de leurs intérêts. Comme l'observe Yazid, 27 ans, diplômé en économie et en informatique, mais obligé de se reconverter dans la sécurité, parce que systématiquement refoulé des emplois auxquels il pourrait prétendre : « *C'est le seul secteur où les Noirs et les Africains sont bien vus !* »<sup>91</sup>

Il y a, comme le montre Philippe Bataille, une ethnicisation et une racisation des tâches dans le monde du travail<sup>92</sup> : certains emplois ont un *profil ethnique* accentué (femmes de ménage antillaises, réceptionnistes blancs, etc.), tandis que d'autres (plus cotés) ne sont réservés qu'aux Blancs. L'employée d'une agence de recrutement par interim soulignait ainsi que « *près des trois quarts des demandes des recruteurs comptaient des exigences visant à exclure certains candidats pour des raisons ethniques. Toujours formulés par téléphone, ces critères ont d'ailleurs fini par déboucher sur un leitmotiv : "Donnez-nous un BBR". Comprenez un Bleu-Blanc-Rouge !* »<sup>93</sup> Nombre d'entreprises procèdent ainsi à un nettoyage préventif de leurs salariés. Pour ne pas risquer de gêner (d'indisposer ?) la clientèle, ils préfèrent placer sur le devant de la scène des « sans couleur », ou à la rigueur des métis.

Avoir l'épiderme noir-de-chez-noir est le pire qui puisse arriver à qui cherche aujourd'hui un emploi et une reconnaissance autre que sportive. Rien d'étonnant que l'on assiste à un renforcement de l'utilisation de crèmes éclaircissantes pour peaux noires. Comme l'exprime une utilisatrice de ces dermocorticoïdes : « *En France, le teint clair est une garantie de mieux s'intégrer. Être métis est toujours un avantage, on trouve du travail plus facilement.* »<sup>94</sup> Ainsi, se perpétuent (consciemment ou inconsciemment) des *stratégies coloristes*, visant à se *blanchir* ou à *blanchir* sa descendance (politiques matrimoniales). Ceci dans le but d'approcher d'une *norme somatique*, imposée par un racisme anti-Noir toujours aussi prégnant, et de s'insérer (se fondre) dans un espace socio-racial étalonné en fonction de la *quantité de blancheur*<sup>95</sup>.

Un racisme sournois, non déclaré, mais qui « *se voit à l'œil nu* » taraude la société française<sup>96</sup> : aucun bébé beur dans les publicités, tout juste quelques enfants noirs pour le côté Kirikou (« *Mais c'est mon ami, mais c'est mon ami !* »), même purge pour les couvertures des magazines de mode où les modèles de couleur sont sous-représentés, pour cause de perte de part de marché<sup>97</sup>. Si le Maghrébin est la figure absente de la publicité, l'image de l'Africain noir, plus présente, est submergée, gangrenée, par des stéréotypes hérités de l'imagerie coloniale : d'une part des stéréotypes « positifs » qui emprisonnent le Noir dans la figure du sportif félin, puissant, explosif (dopé à la fibre rouge), ou encore dans celle du danseur tamtamesque (avec *Ambiance de la brousse* assurée), d'autre part, la persistance de vieux poncifs appartenant directement au « *fonds*

91 – Nasser Negrouche, « Discrimination raciale à la française », *Le Monde Diplomatique*, n° 552, mai 2000, p. 7.

92 – Philippe Bataille, *Le Racisme au travail*, Paris, Éditions La Découverte, 1997, notamment p. 66-73.

93 – Cité par Olivier Piot, « "Ni Blacks, ni Reubeus" mais des Bleu-Blanc-Rouge ! », *Le Monde*, 3 décembre 1997.

94 – Avigal Amar, « Les produits blanchissants pour peau noire sont l'objet d'une surveillance accrue », *Le Monde*, 25 juillet 1997.

95 – Cf. Jean-Luc Jamard, « Noir, c'est noir... », *L'Homme*, n° 133, janvier-mars 1995, p. 123-133.

96 – Selon une enquête réalisée en 1997, par l'institut CSA, 40% de Français pouvaient être baptisés de « *tentés par le racisme* » et estimaient, par exemple, qu'il y a trop d'Arabes et de Noirs sur le territoire national (*Le Monde*, 2 juillet 1998). Voir *Hommes et Migrations*, n° 1211 (« Le racisme à l'œuvre »), janvier-février 1998.

97 – Pour ces magazines, faire la couverture avec « *une Noire signifie 20% d'acheteurs en moins* », Laurence Benaïm, *Le Monde*, 18 mars 1997. Voir également, Principe Lorenzo, « L'image médiatique de l'«immigré». Du stéréotype à l'intégration », *Migrations Société*, n° 42, novembre-décembre 1995, p. 45-64.

*commun d'idées reçues de la France au temps des colonies* »<sup>98</sup>, thèmes récurrents du « *bon nég' bien gentil* », affublé d'un reliquat de rire Banania.

La couleur d'ébène est encore utilisée pour mettre en relief celle du produit proposé. Même si l'argumentation publicitaire ne joue plus guère du registre de la lessiveuse qui miraculeusement *blanchit tout*, même si l'image du Noir, ravalée à celle de l'indigène, n'est plus aujourd'hui accolée à une marque de cirage, de café, de réglisse, de cachous (les cachous Négros !) ou encore d'huile de moteur, certains produits chocolatés en font encore, plus ou moins discrètement, usage (gâteaux *Bamboulas*) et le mannequin noir (bien astiqué, bien brillant) sied bien à la présentation des pneumatiques (mêlant vitesse, réactivité et couleur rutilante de la gomme).

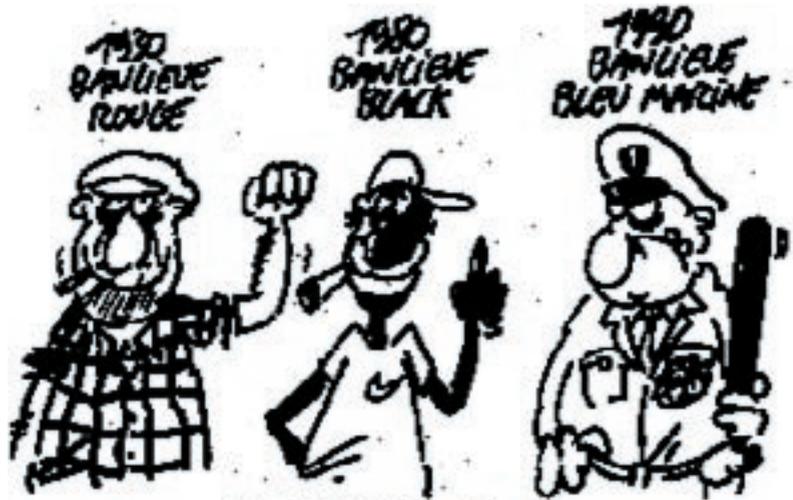
Dans la publicité, le Noir semble pris au piège de son corps, un *corps fétichisé*, fascinant, dominé par les reflets de sa peau et sa sculpturale plastique, sa sensualité. Son image est surdéterminé par le biologique, par sa « naturalité », y compris dans le phénomène de la mode *Black* qui fait de l'aisance, de la force, du (sexuellement) bien dans sa peau, son fond de commerce. « *À l'évidence le Noir tête d'affiche le doit en grande partie à sa physionomie.* »<sup>99</sup>

98 – Se reporter au catalogue de la Bibliothèque Forney, *Negripub. L'image des Noirs dans la publicité depuis un siècle*, Paris, Société des Amis de la Bibliothèque Forney, 1987.

99 – Jean-Barthélemi Debost, « L'Image des Noirs dans les affiches », *Ibidem*, p. 41.



Publicité pour l'appétitif Byrrh  
*L'Illustration*, 10 mars 1934



Faujour, 1998  
*Que fait la police ?*

100 – Cf. Michel Wieviorka, « La production institutionnelle du racisme », *Hommes et Migrations*, n° 1211 (« Le racisme à l'œuvre »), janvier-février 1998, p. 5-15.

Plus profondément, le racisme est « inscrit dans les institutions »<sup>100</sup>. Celles-ci participent à sa production, elles le redoublent et le renforcent. Au sein même du fonctionnement des institutions s'affirmant républicaines, se targuant d'enseigner la citoyenneté ou annonçant qu'elles défendent l'égalité, s'est infiltré un racisme qui instaure et aménage un discret apartheid.

À la prison de la Santé, par exemple, on « pratique de longue date un regroupement par bloc pudiquement qualifié de "culturel" ». Ainsi le bloc A est-il européen, le B africain, le C maghrébin et le D divers... Le sous-directeur, qui admet aisément ce que ce système d'« apartheid consentant » [selon l'expression d'un ancien directeur de cet établissement] peut avoir de choquant, juge pourtant que ses avantages l'emportent sur ses inconvénients : « La structure évoque le ghetto, c'est exact ; mais il ne fait guère que formaliser sous forme concentrée ce qui existe à l'extérieur. [...] Regrouper les identités culturelles facilite [...] la vie de tout le monde, détenus et personnels. » » Comme toujours, cette ethnicisation de la détention se donne des alibis humanistes (permettre à des ressortissants étranger de se retrouver entre eux, d'échanger dans leur langue maternelle, de partager les mêmes traditions culinaires, les mêmes rites – ramadan, par exemple – sans déranger quiconque), et des raisons sécuritaires (anticipant sur d'hypothétiques conflits raciaux ou inter-ethniques). Comme l'observe encore Pierre Tartakowsky, « à structurer des ghettos dans l'espace, ne risque-t-on pas de les légitimer dans les têtes ? »<sup>101</sup>

Au sein même de l'école publique, on assiste à des regroupements « ethniques ». Parfois « à bon escient », comme dans ces écoles primaires où des directeurs composent les classes selon la couleur de peau, se réservant une « classe de Blancs » et laissant

101 – Pierre Tartakowsky, « Misère là-bas, racisme en France. Des étrangers doublement en prison », *Le Monde Diplomatique*, n° 484, juillet 1994, p. 15.

celles des « Arabes » aux instituteurs nouvellement mutés<sup>102</sup>. Dans d'autres cas, par inconséquence ou par une inadvertance calculée : l'implantation géographique de l'établissement et le découpage en secteurs tendent ainsi « à ghettoïser certains établissements », en se calquant sur un espace urbain lui-même ségrégatif. Au besoin il est possible de procéder à un découpage rudimentaire, mais efficace : ainsi à Colombes (Hauts-de-Seine), la zone de recrutement d'une nouvelle école située dans une zone pavillonnaire évite la cité voisine : « *Alors que tous viennent de la même maternelle, les enfants des pavillons se retrouvent dans une école flambant neuve tandis que les enfants de la cité Gabriel-Péri sont affectés dans le secteur Nord, de l'autre côté du boulevard* ». Ce sont aussi les passe-droits (des « dérogations ») dont bénéficient ceux qui ont des relations pour placer (mettre à l'abri ?) leurs enfants dans des établissements qui ont « bonne réputation » (c'est-à-dire souvent moins marqués par la présence visible d'enfants « étrangers »). Enfin, ce « *phénomène d'ethnicisation [qui] suit la géographie de l'exclusion* » est également induit par les politiques volontaristes de chefs d'établissements proposant des options attractives et sélectives pour ne pas laisser fuir les élèves « intéressants ». Pour Éric Debardieux qui étudie ce processus de *fabrication d'ethnicité*, les classes de germanistes, de latinistes (voire de langues rares), les classes *européennes* ou celles s'organisant autour d'une option tennis ou patrimoine, etc. deviennent aux yeux de certains parents de *bonnes classes*, des classes *protégées*. Les autres se contenteront de l'anglais et de l'espagnol ou de l'option football (et leurs parents ne pourront rien y redire, puisqu'on leur expliquera que leurs enfants n'ont pas les capacités et/ou le niveau suffisant pour avoir un droit d'accès aux filières plus huppées). Or, en majorité, les enfants « en difficultés » sont issus des milieux sociaux démunis, eux-mêmes subissant un fort marquage ethnique...<sup>103</sup> Il ne faudrait pourtant pas en déduire que leur « échec » scolaire proviendrait d'un soi-disant retard culturel. À niveau socio-économique identique, les enfants de l'immigration et ceux définis comme étrangers réussissent mieux. Ce qui est en cause, c'est l'incapacité (l'inconséquence) de l'Éducation nationale à donner les moyens pour compenser et dépasser des difficultés résultant d'inégalités sociales.

N'oublions pas les violences policières : celles commises au grand jour (contrôles au faciès, expulsions « musclées » des sans-papiers, etc.), et celles commises à huis clos sur les *gris* (désignation qui dans le langage de policiers des ZUP tend à se substituer à celui de *beur*. Le terme de *Gaulois* étant, lui, réservé aux Français purs Beaufs). Certains membres des forces de l'ordre avouant prendre « *plaisir de jouer au foot avec [une] sale tête de bougnoule* »<sup>104</sup>. Une autre manière de taper dans un ballon...

Plus généralement, les affrontements entre des « bandes rivales », les conflits de voisinage, les tensions sociales sont désormais

102 – Cf. « La tentation des "classes ethniques" saisit l'éducation nationale », *Le Monde*, 17 décembre 1999, p. 13.

103 – Pour une analyse d'un phénomène de ségrégation interne dans un établissement scolaire, voir Éric Debardieux et Laurence Tichit, « Ethnicité, effet-classe et punition : une étude de cas », *Migrants-Formation*, n° 109, juin 1997, p. 138-154. Jean-Paul Payet, « Mixités et ségrégations dans l'école urbaine », *Hommes et Migrations*, n° 1217 (« La ville désintégrée ? »), janvier-février 1999, p. 30-42.

104 – Voir Acacio Pereira, « Scène de violence policière, un samedi soir, à Barbès », *Le Monde*, 11 décembre 1998 et de Karine Lancement, « L'immigré dans l'état policier », *La Revue M*, n° 87, janvier-février 1997, p. 43-48. A propos de « l'incivisme policier, cf. Hugues Pagan (ancien inspecteur divisionnaire de la police nationale), « Sauvageons policiers », *Libération*, 7 avril 2000, p. 5. Sur les meurtres d'Arabes, se reporter notamment au travail de Fausto Giudice, *Arabicides. Une chronique française. 1970-1991*, Paris, La Découverte, 1992.



Rémi, 1996

105 – Michel Wieviorka,  
*La France raciste*, Paris, Le Seuil,  
 1993, p. 272-273.

106 – Abdelwahed Allouch,  
 « Les jeunes de banlieues et la  
 mémoire des crimes sécuritaires »,  
*Hommes et Migrations*, n° 1158  
 (« Mémoire multiple »),  
 octobre 1992, p. 7.

107 – François Dubet,  
 « Les territoires des bandes »,  
*Libération*, 29 mars 1990.

108 – Déclaration de Jean-Marie  
 Le Pen faite le 1<sup>er</sup> mai 1993  
 (*Le Monde*, 4 mai 1993).

109 – Cf. Olivier Roy,  
 « Ethnicité, bandes et  
 communautarisme », *Esprit*,  
 n° 169, février 1991, p. 29.

110 – Hervé Vieillard-Baron,  
 « De l'origine de l' "ethnie"  
 aux fabrications ethniques en  
 banlieue », *Migrants-Formation*,  
 n° 109, juin 1997, p. 32.

« perçus par la police en termes ethniques » et communautaristes. Cette traduction des mésententes en rivalités et hostilités inter-ethniques « risque de peser lourd sur le racisme policier et de le faire changer de niveau. » En effet, observe encore Michel Wieviorka, « à partir du moment où les heurts tendent à devenir structurels, entre policiers et jeunes définis ethniquement, le racisme est susceptible d'animer beaucoup plus directement les comportements policiers, et de faire de la police le vecteur de tensions raciales en même temps que le principal facteur d'ethnisation de groupes. »<sup>105</sup> Une radicalisation et un durcissement des identités d'autant plus prononcés que les crimes commis par certains *Starsky et Hutch* restent peu punis. Les jeunes issus de l'immigration vivent leur corps comme « un corps-cible », une cible rendant d'autant plus fébrile certains éléments de la police que le carton est coloré<sup>106</sup>. Le flic, le porteur d'arme assermenté, est perçu dès lors comme le représentant et le défenseur de la France blanche.

Commentaires journalistiques et analyses sociologiques sont imprégnées de cette vision ethnique des banlieues. Elles affirment régulièrement que dans les quartiers paupérisés, les jeunes se solidarisent, se structurent, s'agrè-

gent, en « bandes ethniques et locales », que ces nouvelles tribus s'approprient des territoires qu'elles défendent en affrontant des groupes rivaux qui y mènent des expéditions<sup>107</sup>. Ces zones « d'insécurité », de « non-droit » sont rapidement désignées comme des ghettos ethniques, desquels sont contraints, selon le FN, de fuir les Français de souche victimes d'« un véritable phénomène d'épuration ethnique »<sup>108</sup> !

L'identité (individuelle et collective) se bricole, au travers de préférences, d'attirances et de défis. Elle s'élabore, s'invente<sup>109</sup>, se cristallise en s'opposant, par pure provocation (pour faire peur), mue par la certitude d'appartenir à un même groupe « considéré comme tel par les autres »<sup>110</sup>.

La prise de conscience d'appartenir à une communauté gouvernée par un même destin anatomique, le repliement identitaire sur la base d'une reconnaissance « ethnique » ne sont-ils pas modelés, insufflés par l'insistant découpage et étiquetage ethnico-racial auquel se livrent certains sociologues et ethnologues des banlieues, ainsi que certains représentants de l'État (ministres, maires, agents sociaux, enseignants) et des forces de l'ordre ? De la même manière qu'au temps des colonies, les anthropologues, les administrateurs, les

missionnaires et les militaires avaient *durci*<sup>111</sup> des identités jusqu'à flexibles, syncrétiques, voire labiles, en délimitant strictement des ethnies, dans lesquelles les nouvelles générations se sont moulées, puis reconnues, pour exister aux yeux-mêmes de ces européens.

La traduction de toute altercation, friction en logiques *ethnocentrées*, participe de la production de haine à l'égard d'un ennemi diabolisé et repéré comme se revendiquant d'une « minorité » ethnique (et/ou confessionnelle – pensons à Pierre Mauroy, alors premier ministre, désignant les grèves de Citroën comme des *grèves islamistes*). Une telle démarche occulte les mécanismes socio-économiques qui conditionnent les processus d'ethnisation et qui créent des conflits hâtivement et monolithiquement présentés comme *inter-ethniques*<sup>112</sup>. Elle exonère l'économie capitaliste, dépolitise les conflits sociaux, en faisant endosser aux *laissés-pour-compte*, aux exclus, la responsabilité de la fragmentation du lien social. Or, « *le racisme est partie intégrante de l'idéologie impérialiste et de toute politique qui s'en inspire en général* »<sup>113</sup>. Le capitalisme a besoin d'apartheid pour faire fonctionner son système d'exploitation, pour délocaliser sur place. Il a besoin de créer et de maintenir des divisions, des fractures ethniques (réelles ou inventées) pour régner, et prospérer, pour appâter avec la carotte de l'intégration, tout en agitant le bâton de l'expulsion. Racialisation et ethnisation des rapports sociaux ne sont que les justifications *a posteriori*, les effets, de mesures discriminatoires qui ont avant tout un fondement économique et politique. Ces explications à décharge permettent de maintenir une *société à étages*, de contenir derrière des barrières économiques, de *mettre à part* (traduction littérale du mot néerlandais *apartheid*) en maintenant dans un état de précarité, d'infériorité et de dépendance une partie de la population, pour la surexploiter, s'y approvisionner et faire fonctionner une Europe faussement cosmopolite, dans laquelle les *sous-blancs*<sup>114</sup> sont infériorisés et rejetés.

Au travers du Mondial, les médias se sont repus d'une version festive, *effervescente*<sup>115</sup> de l'intégration de cette abstraction que sont les *immigrés*<sup>116</sup> (présentant le « type », le faciès non-européen : *black* et *beur*). Comme si l'acceptation de « l'étranger » (car insister sur l'ethnicité c'est placer l'autre dans un rapport d'étrangéité) ne pouvait plus prendre que la voie de l'intégration-absorption (et plus celle de la simple insertion-hospitalité). Or, même cette intégration<sup>117</sup> est aujourd'hui refusée « légalement » et/ou hypocritement aux non-blancs (sans le sou faut-il le préciser). L'invitation à s'intégrer sonne comme une injonction paradoxale, quand tout fonctionne pour marginaliser et brimer ceux et celles qui ont un statut ou une tronche d'« immigré ». Comment se gausser du respect des « valeurs républicaines », alors que par ailleurs il est toujours refusé aux « étrangers » le droit de s'exprimer (même et surtout au niveau local) sur ce qui organise leur quotidien.

111 – Cf. Jean-Loup Amselle, « L'anthropologue face au durcissement des identités », *Chimères*, n° 26 (« Les indésirables »), 1995, p. 153-162.

112 – Le plus souvent le repli identitaire s'effectue sur la base d'une *identité banlieusarde*.

113 – Voir de Yu. V. Bromley, « L'anthropologue et l'ethnologue devant les préjugés ethniques et raciaux », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, n° 111 (« Phénomènes ethniques. Nationalisme, classifications, préjugés »), février 1987, p. 45.

114 – Le terme *sous-blanc* figure dans différentes chansons du groupe de rap IAM.

Voir Andrea Rea, « Le racisme européen ou la fabrication du "sous-blanc" », in Andrea Rea (sous la direction de), *Immigration et racisme en Europe*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1998, p. 167-201.

115 – Voir Olivier Cathus, « Effervescence et métissages », *Effervescences*, n° 1, décembre 1999-janvier 2000. Disponible sur le site <http://gredin.free.fr>.

Une réflexion tout juste galopine.

116 – Le mot d'« intégration » « est devenu aujourd'hui si banal que, lorsqu'on le prononce aujourd'hui, il n'est même plus nécessaire de dire qui l'on veut "intégrer" – il va de soi que ce sont les "immigrés" » (Françoise Gaspard, « Assimilation, insertion, intégration : les mots pour "devenir Français" », *Hommes et Migrations*, n° 1154 (« Le poids des mots »), mai 1992, p. 14.

117 – « *Le concept même d'intégration est à utiliser avec parcimonie. Car plus nous l'utilisons à l'endroit, indistinctement, des familles immigrées, de leurs enfants et petits-enfants, plus nous prenons le risque de désigner cet ensemble de populations comme une réalité extérieure à la société française* », Alain Seksig, « Les "communautés" contre la "communauté nationale" ? », *Hommes et Migrations*, n° 1154 *op. cit.*, p. 16.

118 – Cf. Cyprien Avenel, « Quartiers défavorisés et ségrégation », *Hommes et Migrations*, n° 1195 (« Cités, diversité, disparités »), février 1996, p. 34-40.

Ce sont ces dénis d'existence, ces cantonnements dans l'exotisme, ces pratiques ségrégatives (qui s'opèrent à couvert des institutions et de leur labyrinthe procédurier), ces refoulements apartheidistes, qui conduisent, dans les enclaves urbaines où se concentrent des noyaux durs de pauvreté<sup>118</sup>, à la construction d'identités ethniques. Ce sont toutes ces assignations à résidence, qui fabriquent des irréguliers, les rejettent dans la clandestinité, l'illégalité, qui les obligent à adopter des comportements déviants, à « faire des conneries », et finalement à se constituer comme Autres, différents, étrangers, comme soi-disant non-insérables. Ainsi finissent-ils par correspondre aux stéréotypes ethniques, que les visages pâles adeptes du technicolor, tous les sereinement bien-blancs, collent à leur peau *black* ou *beur*.

*Esmeralda*



Partie de ping-pong